

**Berlinale 2016**  
**Faites le sens, pas les paillettes !**

Anne-Christine Loranger

---

Number 302, May 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82174ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Loranger, A.-C. (2016). Review of [Berlinale 2016 : faites le sens, pas les paillettes !] *Séquences : la revue de cinéma*, (302), 36–38.

# Berlinale 2016

## Faites le sens, pas les paillettes !

*Du sens, du contenu. Des films qui parlent de nous et surtout de notre époque. Des commentaires sociaux épîcés de poésie et de beaucoup de rêve. Un p'tit coup de tendresse, aussi, pour se rappeler que tout n'est pas perdu. Surtout quand il n'y a plus d'espoir.*

ANNE-CHRISTINE LORANGER

Les années soixante avaient popularisé le slogan 'Faites l'amour, pas la guerre'. La Berlinale 2016 aurait pu lancer le slogan «Faites le sens, pas les paillettes», ou même (plus grivois, mais plus drôle) «Moins de cul, plus de docu!» Signe de temps troublés ou de quête collective de sens, la moisson de films forts, riches et percutants était remarquable cette année. De même, la poésie était au rendez-vous au sein d'œuvres coulant comme des fleuves. Littéralement.



Fuocoammare

### Les prix: on est d'accord!

Si le jury présidé par Meryl Streep a avoué avoir eu du mal à choisir au sein de cette riche sélection, l'Ours d'or attribué au documentaire **Fuocoammare** (*Fire at sea*) de Gianfranco Rosi était, pour lui comme pour tous, un incontournable. Pour le sujet, d'abord, celui des bateaux bondés venus d'Afrique atterrissant sur l'île italienne de Lampedusa. Alternant des images spectaculaires des réfugiés récupérés en mer par les gardes-côtes italiens avec la vie normale de Samuele, un gamin habitant cette île de 20 km<sup>2</sup>, le documentaire permet d'envisager l'ampleur du drame humain qui se joue tant sur l'eau que sur terre, alors que les médecins italiens doivent non seulement recevoir des réfugiés à moitié asphyxiés et brûlés par le mélange toxique d'essence et d'eau salée, mais aussi aller récupérer les cadavres qui jonchent les bateaux et les plages. Le talent de Rosi, lauréat du Lion d'Or à Venise en 2013 pour **Sacro GRA**, combiné à celui

du monteur Jacopo Quadri, donne une alternance de moments déchirants avec d'autres, plus tendres. Un sentiment de profonde compassion en émerge. **Fuocoammare** s'est également valu le Prix oecuménique, le Prix Amesty International et le Prix du Jury des lecteurs du Berliner Morgenpost. Gianfranco Rosi s'impose, avec ce film, comme l'un des maîtres du documentaire mondial.

Déjà lauréat du Prix du Jury à Cannes et de l'Oscar du meilleur film de langue étrangère pour **No Man's Land** (2001) ainsi que de deux Ours d'argent en 2013 pour **An Episode in the Life of an Iron Picker**, Danis Tanovic s'est mérité, cette fois-ci, le Grand Prix du Jury pour **Mort à Sarajevo** ainsi que le prix FIPRESCI attribué par la critique internationale. Taillé au laser, le scénario, basé sur la pièce *Hôtel Europe* de Bernard Henry-Lévy, montre un luxueux hôtel de Sarajevo se préparant à recevoir une cohorte d'invités internationaux. L'hôtel devient une métaphore des enjeux socioéconomiques et politiques de cette ville torturée par l'Histoire: alors que, sur le toit, le descendant de l'assassin de l'archiduc François-Ferdinand se querelle avec une journaliste, la grève des travailleurs hôteliers, impayés depuis deux mois, rôde dans les cuisines. La mafia, appelée par le directeur pour régler le conflit par la manière forte, règne en maître au sous-sol tandis que, dans une chambre, un invité français répète un discours en hommage à la liberté sous l'œil cocaïnomanes des gardes du corps qui l'espionnent sur leurs écrans. À la fois suspense et leçon d'histoire, Tanovic nous entraîne dans des lieux où le nécessaire frôle tous les jours l'inacceptable.

Les Ours d'argent des meilleurs acteurs, attribués respectivement à la danoise Trine Dyrholm pour **The Commune** de Thomas Vinterberg et à Maj Mastoura pour **Hedi** de Mohammed Ben Attia, étaient eux aussi des évidences. Prenons d'abord Trine Dyrholm (**La Fête, Marianne, A Royal Affair**) qui retrouvait, dans ce nouveau bijou de Thomas Vinterberg, l'acteur Ulrich Thomsen, son comparse dans **La Fête** (1998). Ayant fondé une joyeuse et fantasque commune avec son mari Erik, Anna se trouve répudiée par ce dernier pour la jeune Emma, une étudiante. Refusant de quitter la commune, Anna choisit d'y accepter la présence d'Emma. S'amorce alors une lente décomposition organique et psychique de cette femme forte, un quasi-miracle d'interprétation, auquel Meryl Streep a tenu à rendre personnellement hommage. Maj Mastoura dans **Hedi** joue, lui, le rôle d'un bon garçon obéissant qui se prépare à épouser la charmante cousine que sa toute-puissante mère lui a choisie pour femme et qu'il n'a encore jamais embrassée,



United States of Love

malgré deux ans de rencontres nocturnes. Alors que Hedi est envoyé travailler au loin, une semaine avant son mariage, il fait la rencontre de la vibrante Rim et en tombe éperdument amoureux. Entre fidélité au clan ou à son cœur, Hedi est pris dans un dilemme horrible pour un jeune musulman. À l'heure du Printemps arabe où, pour une fois, les femmes sont montrées dans toute leur puissance, ce portrait de la société tunisienne est porté avec justesse et retenue par Maj Mastouri, qui se découvre à lui-même et au public sans céder à la tentation de devenir impudiquement charismatique. Un portrait sincère et délicat d'une jeunesse masculine arabe confuse dans ses rôles, qui a également reçu le prix du Meilleur premier film.

La Berlinale a créé l'événement en invitant le film de 482 minutes du Malaisien Lav Diaz. Ayant reçu le Prix Alfred-Bauer, ouvrant des perspectives nouvelles en cinéma, **A Lullaby to the Sorrowful Mystery** est une expérience de temps suspendu au bout d'un balancier, oscillant entre poésie visuelle et métaphore sociale. Du côté de la poésie, on retient aussi le très beau **Crosscurrent**, du chinois Chang Jiang Tu, merveilleuse odyssée d'un marin de contrebande remontant le Yang Tse sur son navire et rencontrant, à chaque étape, une jeune fille fantôme. La caméra sublime de Mark Lee Ping-Bing lui a valu l'Ours d'argent pour ses phénoménales images du fleuve Jaune en hiver, particulièrement celles des écluses au barrage des Trois-Gorges.

### Les prix: on n'est pas d'accord!

Il fallait bien que le bât blesse quelque part. Le choix d'honorer Mia Hansen-Løve pour son travail de direction avec **L'avenir** a provoqué une onde de choc tant la critique avait trouvé son film insipide. S'il fallait honorer un film français, c'est à **Quand on a 17 ans** d'André Téchiné, très beau *coming of age* de deux

jeunes garçons dans la montagne, avec son jeu de comédiens fort et ses sublimes métaphores, que se portait la faveur. Pareillement, l'Ours du meilleur scénario donné à **United States of Love** du Polonais Tomasz Wasilewski, sur les destins de quatre femmes dans une petite ville polonaise juste après la chute du mur, nous paraissait immérité. Nous l'aurions décerné à **Cartas de guerra** d'Ivo Ferreira. Œuvre en noir et blanc tirée des lettres du médecin militaire António Antunes à sa femme enceinte, ce film constitue un portrait intime des guerres coloniales portugaises du début des années 70 qui ont précédé la révolution contre le dictateur Salazar.

### Les coups de cœur

Outre les films déjà mentionnés, nous devons admettre un gros faible pour nombre d'autres longs-métrages. En Compétition, nous avons été soufflés par l'impitoyable **24 Wochen (24 Semaines)** de l'Allemande Anne Berrached, film-choc sur le choix d'un couple d'amener ou non à terme la grossesse d'un enfant qui sera non seulement trisomique, mais qui souffrira d'une grave malformation cardiaque. Autre couple touchant, celui formé par Emma Thomson et Brendan Gleesan dans **Alone in Berlin** de Vincent Perez, récit authentique des héros Anna et Otto Quangel qui, durant le règne du Troisième Reich, écrivirent et distribuèrent, à travers Berlin, des centaines de cartes postales dénonçant les mensonges d'Adolf Hitler.

Plus près de nous, l'originale satire musicale **Chi-Raq** de Spike Lee nous a chavirés avec ses textes tirés du *Lysistrata* d'Aristophane et revampés à la sauce rap. Dans le violent quartier South Side de Chicago, baptisé Chi-Raq par les rappeurs parce qu'il s'y est tué plus de gens que de soldats en Iraq, les enfants meurent par les armes autant que les adultes. *Lysistrata*, une splendide jeune femme, décide de commencer une grève du sexe pour forcer les hommes à arrêter de se battre. Coloré, hautement sexué et profondément actuel, ce *musical* social ne manque certes pas de piquant. **Genius**, très beau film de Michael Grandage sur la relation entre l'écrivain américain Thomas Wolfe et son éditeur, le brillant Max Perkins, permet de découvrir l'étendue du travail de ce dernier avec cet écrivain prolifique, mais aussi avec les autres membres de son écurie tels Ernest Hemingway et Scott Fitzgerald. **Saint-Amour**, romance tragi-comique sur la vie et le vin de Benoit Delépine et Gustave Kervern, mettant en vedette Benoît Poelvoorde et Gérard Depardieu, nous a permis de constater le drame touchant des agriculteurs français incapables de se trouver une épouse. Finalement, **Zero Days** d'Alex Gibney, l'autre documentaire en Compétition, nous a fait trembler avec son enquête sur le virus informatique Stuxnet découvert en 2010 et ayant infecté des réseaux entiers. Ce virus, destiné, à l'origine, à contaminer les réacteurs nucléaires iraniens trouverait sa source, selon l'enquête de Gibney, dans les bureaux de nos propres voisins du Sud.



La section Berlinale Special réserve très souvent de bonnes surprises. Nous avons été charmés par la façon toute personnelle dont Cynthia Nixon, plus connue pour son rôle dans **Sex and the City**, interprète la chaste poète Emily Dickinson dans **A Quiet Passion** de Terence Davies. La passion créatrice nous a de même frappés de plein fouet dans **Miles Ahead**, premier film de Don Cheadle qui tient le rôle du génial musicien Miles Davis dans un jeu sidérant mis en valeur par un montage à scier les jambes.

### David Bowie et Michael Moore à Berlin

Le terrorisme est devenu un sujet d'actualité quotidienne. **La Route d'Istanbul** de Rachid Bouchareb, présenté dans la section Panorama, permet de suivre la trajectoire d'Élisabeth, une mère de famille belge dont la fille Élodie a décidé de devenir musulmane et de rejoindre le Daesh en Syrie. Abandonnant toute prudence, Élisabeth décide de partir pour la Syrie en vue de récupérer sa fille. Brûlant d'actualité, comme beaucoup de films de Bouchareb, **La Route d'Istanbul** permet de tisser un lien avec le désarroi des parents de ces centaines de jeunes partis rejoindre les rangs de l'État Islamique. De l'autre côté, **The Night Manager**, série britannique tournée pour Amazon par l'excellente Suzanne Bier, et dont la Berlinale a présenté les deux premiers épisodes, nous montre la face tordue du système politique et économique des marchands d'armes et de ceux qui les traquent.

De toutes les expériences cinématographiques que la Berlinale peut nous faire vivre, certaines dépassent le cadre du cinéma. Quand, en hommage à David Bowie, nous avons pu voir

**The Man Who Fell to Earth** de Nicolas Roeg dans l'immense Friedrichstadt Palast et présenté par nulle autre que Tilda Swinton, nous avons assisté à un moment inoubliable. La carrière de Bowie est intimement liée à Berlin, c'est là qu'il s'y retrouva de 1976 à 1979 alors qu'il était en panne d'inspiration. C'est là qu'il y créera ses trois meilleurs albums, qu'il appellera sa *Trilogie berlinoise*. Ayant transformé le milieu artistique berlinois, il reste gravé dans la mémoire de ses habitants.

Cependant, en dépit des hommages touchants aux défunts Alan Rickman, Ettore Scola et David Bowie, le grand moment d'émotion de cette Berlinale 2016 restera le vibrant hommage que Michael Moore a adressé à la ville lors de la projection de **Where To Invade Next** au Friedrichstadt Palast. Incapable de se déplacer à cause d'une pneumonie, Moore a tenu à filmer un message d'autant plus intime aux Berlinoises qu'il l'a tourné vêtu de sa robe de chambre. Ayant personnellement observé, pierre par pierre, la chute du Mur en 1989, Moore s'est servi de cette expérience pour illustrer, dans son documentaire, les possibilités parfois inimaginables de changement qui nous entourent. Le fait de voir un Américain utiliser l'Allemagne en exemple, dans ce qu'elle a créé de meilleur comme de pire, dans l'horreur comme dans l'espérance, a frappé le public berlinois en pleine poitrine. Il n'y avait pas un œil sec dans l'immense salle pleine comme un œuf à la fin du film.

S'il ne nous reste qu'un seul souvenir de l'édition 2016 du Festival du film de Berlin, ce sera celui-là, celui d'une émotion à fendre le cœur, mais à fortifier l'âme.